

Paris 1973



Jacques Amati

Jacques Amati

Paris 1973

Au temps du jeu de l'amour et du hasard

© Jacques Amati, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8897-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Paris 1973

« Entreprendre, c'est courir le risque d'échouer ! » À vingt-deux ans Martin a fait sienne cette devise depuis si longtemps, qu'il s'en accommoderait aisément, s'il n'y avait les filles ! La drague, il la pratique comme une activité distrayante et sans enjeu, sachant qu'il a tacitement admis que l'important est de participer et, qu'à la fin de la partie, chacun se sépare bon ami, en se faisant quelquefois une bise sur la joue. À la longue, il y a quelques inconvénients à la méthode : ses résultats universitaires s'en ressentent et, il n'a pas envie de chanter tous les jours l'Hymne à la joie. Seule, demeure la conviction que quelque part, elle est là et, que bientôt ils se rencontreront.

Chapitre 1

Martin, Paris 1973 Ce matin, je regardais défiler les grosses lettres blanches peintes sur les murs du tunnel du métro, préférant continuer à somnoler pour éviter de penser qu'il n'y avait rien à attendre de la journée. J'entendis des rires dans mon dos, ce qui me fit immédiatement me retourner. Agrippées au mat central, deux filles s'esclaffaient bruyamment de l'embardée du train dans le virage ; je crus qu'elles se foutaient de ma gueule, avant de les reconnaître comme étant de mon année, deux belles nanas, assez différentes l'une de l'autre que j'avais remarquées en amphi, n'ayant jamais été dans les mêmes groupes de travaux dirigés qu'elles. À propos de la plus grande, son maintien me suggéra qu'elle devait être bonne danseuse. De l'autre, je pensai d'abord qu'elle semblait manquer de confiance car elle se tenait les épaules rentrées ; ce n'est qu'ensuite, que je fis le constat qu'elle était sacrément jolie. Elles descendirent comme moi à la station suivante où l'on changeait de ligne et se mirent à courir pour ne pas rater la rame de métro qui arrivait. Je leur emboitai le pas jusqu'à la fac, en maintenant une distance raisonnable derrière elles.

À la sortie du premier cours, j'errais dans la cour de la fac au milieu de l'agitation, avec ses bousculades et son vacarme habituels. Je me tournais dans tous les sens, tentant de trouver mon copain Pierre quand j'aperçus l'une des deux filles du métro, celle à la si jolie tête. Tout de suite, je fus frappé de la voir si épanouie au milieu de ses copains, tant garçons que filles. Son long manteau marron en cuir retourné, elle en avait négligemment déboutonné le haut et discutait avec un garçon ; leurs mimiques et les sourires qu'ils échangeaient ne trompaient guère. Ils se plaisaient. « Ces deux-là fricotent ensemble » avais-je entendu : c'était Josette accompagnée de Pierre ; elle désignait du menton la fille du métro :

« Fricote ? Fricote ? Ils flirtent ensemble, tu veux dire ? » avait demandé Pierre.

— Soi-disant, ils révisent le prochain examen, mais toujours à deux et sans témoin. Je me demande quel genre de questions ils doivent se poser pour se retrouver tous les jours ensemble. En tout cas, ça ne la gêne pas que Patrick soit marié, expliqua Josette.

— C'est le côté donneur de leçon de Françoise qui m'agace » ajouta-t-elle et de ce moment, la fille du métro devint pour moi Françoise. Son petit sourire

exhalait une douceur infinie, si éloignée de ce qu'en disait Josette. Je sentais chez elle une timidité susceptible de nous rapprocher. La voix de Josette devint si grinçante qu'elle me força à sortir de mes pensées et à écouter ses doléances : la rage de Josette de se voir l'objet de dérision de la part de Françoise et de son amie Marie pour sa manière de s'habiller, j'étais prêt à la comprendre sans y attacher la moindre importance. Je consacrais toute mon attention à celui qui avait la chance d'approcher d'aussi près cette jolie fille, ne lui trouvant rien de particulier pour un homme marié, mais lui conférant déjà une considération qui me faisait partir avec un handicap dans la compétition qui s'annonçait entre nous. Je serrai le poing, puisant toute ma détermination dans l'idée qu'elle puisse devenir ma compagne ; avec elle, j'étais sûr de pouvoir arriver à dominer ma peur de l'échec qui m'inhibait tant.

Cette après-midi, j'étais très nerveux ! L'impression d'être un intrus au milieu de toute une bande joyeuse, j'y étais habitué depuis l'adolescence, mais pourquoi fallait-il que ce jour où je ne pouvais m'appuyer ni sur Pierre ou même Josette, je me sois fixé un enjeu important, celui de profiter de cette occasion pour établir une plus grande proximité avec Françoise ? Toute la bande s'était retrouvée à la station Porte de Charenton et rejoignait à pied la Pelouse de Reuilly dans le bois de Vincennes. Le rythme d'escargot de la bande m'était insupportable d'autant que je me contraignais à ne rien montrer de mon impatience. La bande s'étirait en petits groupes qui allaient chacun leur rythme : certains déjà en couple lambinaient à l'arrière, s'arrêtant pour se bécoter. Françoise paraissait s'ennuyer à tenir la chandelle à son amie Marie et son copain Gilles, quand Patrick surgit de nulle part pour la baratiner. « Toujours à l'affut, celui-là ! » fulminais-je en moi-même, feignant de m'intéresser aux arbres pour pouvoir me retourner et suivre les événements comme dans un film muet. À voir le manège de Françoise, je m'inquiétais méchamment : elle se tortillait, mettant le buste en arrière puis sur le côté – toujours le droit, remarquai-je. Sans doute Patrick y allait-il carrément dans la flagornerie ? C'est vrai qu'elle était sacrément sexy dans son pantalon et son pull à col rond qui la moulait drôlement. Je repris espoir en voyant Patrick s'attarder avec Marie et son copain Gilles, à raconter une des blagues dont il avait l'habitude, et qui les faisait bien rigoler en tout cas. À mon grand désespoir, Françoise semblait tout faire pour se faire rattraper : elle était restée un temps fou à scruter le sol comme

si elle venait d'apercevoir un trésor avant de s'arrêter complètement pour installer son blouson et son sac sur l'arche de ses mains jointes, une attitude censée exprimer toute la décontraction possible, en contradiction flagrante avec les regards exaspérés qu'elle adressait au ciel. Elle finit par sautiller sur place sans que le bavard de Patrick ne se montrât intéressé.

L'après-midi à la foire du Trône semblait décidément mal entamée et je trouvais les autres un peu puérils à surjouer l'effroi au train fantôme. La Chenille, c'était mieux. La sensation de vitesse me procura une ivresse agréable, avant que je ne constate que Françoise était assise dans le même traîneau que Patrick.

Au Grand Huit, je réussis à me placer dans le même wagonnet que Françoise, contrarié de découvrir que Patrick m'avait pris de vitesse pour s'asseoir à côté d'elle. J'avais toujours eu peur du vide et au Grand Huit, les sensations étaient vraiment fortes. Je me cramponnai à mon siège et tentai de ne pas céder à la panique. Le pire était à venir. Le wagon se pencha dangereusement dans un virage haut-perché et je crus défaillir. Le hurlement de Françoise me tira de mon effroi et me fit assister à une scène qui m'anéantit : Patrick venait de passer un bras autour de ses épaules et ils échangèrent un regard interminable. La gravité qu'exprimait le visage de Françoise m'apparut comme de bien mauvais augure.

Ce que je me résolus à considérer comme un échec après deux heures de marche se solda par la rage de ne pas lâcher l'affaire avec Françoise ; je pris dans l'armoire mon blazer bleu marine, avec l'espoir de la voir au dîner chez Pierre.

Depuis la kitchenette du deux-pièces qu'il louait, Pierre s'appliquait à jouer le maître de maison accompli. Il expliquait en riant qu'il allait préparer la vraie recette du risotto, celle que lui avaient appris, disait-il, deux élèves institutrices lors de son voyage à Venise. Personne n'ignorait son orientation sexuelle et les sous-entendus qu'il laissait planer déclenchèrent l'hilarité d'une assistance que l'absence de Françoise me rendait peu digne d'intérêt. J'étais plaqué contre un gus qui se révéla ne pas être étudiant. À part Josette, tous les autres étaient des sortes de Hippies très politisés. Ils clamaient leur détestation de la société. Un type beaucoup plus vieux attirait ma sympathie. Il parlait avec mesure et surtout était loin de se prendre au sérieux.

Je laissai les Hippies se disputer entre eux et rejoignit Pierre qui cuisinait tranquillement ; pour mettre de l'ambiance, les autres n'avaient pas besoin de lui et avaient même réussi à convaincre Josette de la justesse de leurs arguments. On entendait celle-ci vociférer qu'elle-aussi était favorable à la révolution. Pierre faisait revenir des oignons dans un mélange d'huile d'olive et de beurre. « Voilà ! Les oignons sont juste comme il faut, translucides ! » déclara-t-il d'un air satisfait. Il versa dans la cocotte un bol de riz, remua, avant de presser l'ail. « Dommage que Françoise n'ait pas pu venir ! lança-t-il avec un demi-sourire.

— Vous parlez encore de Françoise ?

C'était Josette. Apparemment, l'âpreté des discussions révolutionnaires ne lui convenait plus et elle nous avait rejoints. Ce ne fut plus vers les ennemis du peuple que se tourna sa hargne :

— Cette imbécile de Françoise Dupuis ! » dit-elle rageusement. Les garçons peuvent être si bêtes ! À se pâmer pour quelques minauderies hypocrites.

Sa voix devint de plus en plus aigre et Pierre se sentit obligé de la calmer :

« Passe-moi le verre de vin blanc, s'il te plaît ! »

Il détailla les différentes opérations pour réussir le plat selon la recette italienne ; une fois le vin évaporé, il rajouta le bouillon en plusieurs fois, jusqu'à mettre la touche finale avec le parmesan. Le feu arrêté, il montra la cocotte à Josette, expliquant sur un ton où comme souvent chez lui, perçait une certaine dérision : « ça paraît un peu trop mouillé, mais c'est prêt à déguster maintenant. »

En dégustant le riz, je constatai que non seulement Pierre savait cuisiner, mais qu'il avait réussi à dompter l'agressivité à fleur de peau de Josette.

Le calme régna dans le séjour quand les Hippies déguerpirent... sans Josette. Pierre revint avec des mugs de tisane et s'installa un bienfaisant silence. Josette trouva le moment propice pour nous parler de la crasse que venait de lui faire Françoise. Elle en profita pour la traiter une fois de plus d'imbécile. Pierre déclara que Françoise était une gentille fille, ce qui n'eut pas pour effet de calmer Josette : celle-ci raconta qu'un soir, l'assistant de droit pénal avait invité plusieurs étudiants à dîner chez lui. Il y avait des garçons et des filles, dont Josette et Françoise ; « mais, sans Marie ! » tint-elle à préciser. Françoise n'aurait pas supporté que l'assistant se montre prévenant avec Josette, qu'il avait

installée à sa droite et n'avait cessé de faire des plaisanteries désagréables. Quand Josette avait aidé à servir, Françoise s'était permise de suggérer que Josette se prenait pour la maîtresse de maison, une allusion bien lourde au fait que la femme de l'assistant était partie en vacances avec les enfants.

Que quelqu'un eût voulu s'opposer au légitime désir de Josette de passer la nuit avec l'assistant enflammait sa colère : que Françoise eût proposé à plusieurs reprises à celle-ci de profiter de la voiture de Joël pour se faire raccompagner relevait d'une intention manifestement maligne. Au fur et à mesure que Josette racontait, elle était gagnée par l'indignation : « C'est bien gentil de faire la morale aux autres, encore faut-il savoir se montrer soi-même respectable ! »

Allongé dans mon lit, je tirai les leçons de ce que je venais d'apprendre : le mystère autour de Françoise la rendait d'autant plus désirable à mes yeux. L'idée qu'elle puisse être ma compagne me procurait un sentiment de force et j'envisageai avec optimisme tout le chemin à parcourir. Je m'endormis avec l'image de Françoise et moi, main dans la main à la foire du Trône.

Chapitre 2

Le lendemain, au café près de la fac de droit, je slalomais entre les jambes des étudiants négligemment étendues autour de la table en terrasse et m'assis à distance de Françoise. Ce matin, à peine avais-je mis le pied en dehors du cocon de ma chambre que je me demandai si elle me trouverait un jour à son goût, malgré les efforts que je déployais pour lui plaire. On peut dire qu'elle était directement responsable de ma révolte contre les accoutrements que m'achetait ma mère, non pas des articles en solde, mais des fins de séries bradées. Si bien que je flottais dans ses pantalons et ses vestes me faisant ressembler à un épouvantail. L'assortiment des couleurs auquel ma mère était si sensible pour sa propre personne importait moins que son prix ; ces laissés pour compte étaient souvent beiges ou verts, ce qui s'accordait remarquablement à mon teint terreux. J'abaissai mon regard sur ma chemise en voile qu'avec mon ami Dominique inscrit aux Beaux-Arts j'étais allé acheter au Quartier latin, soudain pris de la peur qu'elle ne soit trop criarde ; je me mis à regretter d'avoir fait confiance à Dominique en constatant que mon pantalon était trop large aux cuisses.

J'observais Françoise assise de trois-quarts à côté de Marie, avec qui elle semblait inséparable. La blancheur de son visage faisait apparaître noir son chignon et je regrettai celle que je continuais à appeler la fille du métro, ses cheveux courts et son air juvénile qui curieusement me rassurait.

« Vous avez lu le dernier livre de Labrousse ? » lança Pierre d'une voix claironnante.

— La politique, on s'en fout, répondit Marie.

— Ce n'est pas de la politique. Les inégalités sociales, ça nous concerne tous. Dans nos sociétés capitalistes, il faut faire le distinguo entre capital et revenus... Je vois que je vous emmerde.

— Non, pas du tout, Pierre ! » intervint Françoise.

Il me fallait à tout prix tenter ma chance ! J'avais l'impression de contempler le vide d'un précipice, ne percevant autour de moi que des lumières et des sons brouillés et, je sautai, poussé par le désir de me distinguer : « On devrait toujours en revenir à ce qui s'est passé dans l'Antiquité grecque et égyptienne. » J'étais